

André Delpuech

Le berceau de l'Humanité est un berceau à roulettes

Entretien réalisé au musée de L'Homme par **Egídia Souto et Jean-Louis Georget**
19 février 2021

André Delpuech est le directeur du musée de l'Homme à Paris depuis 2017. Archéologue et préhistorien de formation, son premier terrain a été le paléolithique et le mésolithique dans le Massif Central. Il a ensuite traversé l'Atlantique pour créer aux Antilles le Service régional de l'archéologie en 1992, où il a œuvré alors à une véritable éclosion scientifique de l'archéologie caribéenne. Revenu comme chef du bureau de la recherche archéologique à la Sous-direction de l'archéologie au ministère de la Culture en 2002, il rejoint l'équipe du Quai Branly au moment de sa constitution en 2005 en tant que responsable des collections des Amériques avant de prendre ses fonctions actuelles.

Egídia Souto/Jean-Louis Georget (ES/JLG):
Qu'entend-on par mythologie selon vous?

André Delpuech (AD): On peut y mettre différents termes ou significations: il s'agit bien sûr de l'étude scientifique des mythes, que ce soient ceux de l'antiquité gréco-romaine comme des sociétés amérindiennes par exemple. Mais je retiendrai plutôt l'autre sens de mythologies, au pluriel, qui sont l'ensemble des histoires, des légendes que se raconte une communauté pour comprendre ses origines ou comment expliquer le monde qui l'entoure.

Mon premier métier d'archéologue m'a amené naturellement à me poser des questions sur l'histoire et sur le passé des sociétés que j'étudiais en Europe et plus tard dans les Amériques. Comme conservateur puis directeur de musée, j'ai essayé de développer une vision la plus large possible de ce qu'est l'histoire de l'Humanité, puisque telle est l'ambition du musée de l'Homme, et du coup aussi de m'intéresser aux origines des communautés humaines et des mythologies qu'elles ont inventées. La quête et l'explication des origines sont une constante de nos sociétés.

ES/JLG: Pensez-vous que les sociétés occidentales ont aussi une mythologie?

AD: Notre société européenne n'échappe pas à ce besoin constant, et au bout du compte, elle ne se différencie guère des sociétés traditionnelles. Au lieu de mythes religieux, de belles légendes des origines, c'est la science qui construit notre mythologie et l'archéologie y contribue en tout premier lieu. L'«invention» de Lucy l'australopithèque, de l'homme de Néandertal et de Cro-Magnon participe de la création de notre discours originel contemporain. Notre travail d'archéologue est une quête du passé et aussi une façon d'écrire la mythologie de notre propre société. Le travail qui consiste à établir une généalogie de nos origines, que ce soit par les restes fossiles exhumés ou avec les études génétiques, peut finalement être comparé à une mythologie biblique ou antique. Dans les communautés amérindiennes, il y a aussi ce besoin et cette volonté d'expliquer l'origine de l'univers en invoquant des héros mythiques, animaux ou humains. Pour nos sociétés occidentales, matérialistes et cartésiennes, le développement des sciences naturelles à partir du

XIX^e siècle a mis à bas la version biblique de la création du monde pour la remplacer par une nouvelle histoire des origines et l'écriture de nouveaux mythes des origines: du Big-Bang à Lucy, l'Ève africaine, ou à Adam Cro Magnon.

ES/JLG: Dans un musée transversal comme le vôtre, comment la question des mythologies s'est-elle posée?

AD: Notre musée a pour ambition – bien déraisonnable, j'en conviens – de raconter la saga de l'espèce humaine des origines à nos jours, sur toute la planète. Et donc on n'y échappe pas; ces questions font partie de celles qui se posent dans un parcours permanent divisé en trois parties sous forme de trois questions: «Qui sommes-nous?» «D'où venons-nous?» et «Où allons-nous?». Il permet de mettre en perspective la diversité du monde, mais aussi sa complexité. Le discours sur les origines de notre espèce est, par exemple, en perpétuel mouvement: l'évolution humaine est un buissonnement où apparaissent sans cesse de nouvelles données, quand ce ne sont pas de nouvelles espèces. On voit comment les lignes bougent à partir de cette production scientifique, mais aussi avec l'idéologie du moment: Néandertal a longtemps été décrit comme une sorte de «brute épaisse» un peu simiesque, alors qu'il est aujourd'hui vu comme une autre humanité qui, de plus, nous a laissé certains de ses gènes. Ces recherches incessantes produisent de nouvelles et belles histoires qui fascinent les gens.

ES/JLG: Comment mettez-vous en scène ce discours scientifique dans le parcours muséologique?

AD: Dans la scénographie du musée de l'Homme, la première partie, «qui sommes-nous?», me paraît une ouverture nécessaire. En notre ère de triomphe de la technologie, de l'avènement d'un monde virtuel, il s'agit de rappeler que l'être humain est un être biologique, un animal, un mammifère, un

primate avec un squelette, des organes, un cerveau, qui appartient fondamentalement au règne animal et y participe pleinement. Bien entendu, nous montrons parallèlement combien nous sommes des êtres sociaux, culturels, religieux, des êtres de langage ayant conscience de notre propre mort et nous interrogeant sur le passé comme sur l'avenir. Ce n'est pas un hasard si la toute première vitrine du musée traite de la naissance. Et face à des multimédias qui expliquent notre avènement biologique et génétique, il y est rappelé que tous les peuples ont créé des mythes autour de la naissance, avec l'intervention de divinités, le rôle des ancêtres, l'émergence de la vie. Toutes les sociétés ont enjolivé cette histoire de naissance avec leurs mythologies.

ES/JLG: On entre dans la mythologie par la naissance. Est-ce une coïncidence?

AD: Il y a dans cette vitrine une statue de la Vierge Marie qui montre que, dans certaines sociétés – celle des Chrétiens en l'occurrence – une femme peut enfanter par intervention divine. Cette vitrine explique que les façons de voir et de naître au monde diffèrent selon les sociétés. Les sociétés occidentales séparent l'homme de la nature, voire ont longtemps promu l'idée que l'homme avait été créé à l'image de Dieu; l'humain se considère ainsi supérieur à la nature alors qu'on sait que dans d'autres sociétés, il n'y a pas de séparation entre le monde humain et le monde animal. Nous avons tenu à inscrire la place de la mythologie dans cette partie du musée. Elle était plus que justifiée.

Le rôle d'un musée comme le nôtre est d'instruire, mais aussi de se questionner, de remettre en cause nos visions du monde, nos conceptions de la société ou de la religion. C'est aussi un lieu pour émerveiller les gens, et la méthode scientifique que nous employons aujourd'hui est un merveilleux attrait qui passionne le public. L'archéologue est comme un détective du passé; il utilise les mêmes outils que la police scientifique et reconstitue les scènes du passé, ou tend

à le faire. Nous invitons le public à utiliser ces méthodes de l'observation, de l'enquête, à réfléchir à qui nous sommes. Un musée est un lieu pour penser l'Humanité.

ES/JLG: Nous rebondissons sur ce point. Dans votre article «Les musées, des lieux pour penser l'humanité¹», vous interrogez le concept de musée. Pour vous, ces institutions sont-elles plus que jamais des lieux pour penser le monde et ses origines?

AD: Cette expression «des lieux pour penser» était le titre d'un colloque organisé avec les universités Sorbonne Nouvelle-Université des Cultures et Toulouse Jean-Jaurès, pour les 80 ans du musée de l'Homme. Il y était question effectivement des musées, mais aussi des théâtres et des bibliothèques. Tous ces lieux culturels sont des endroits de connaissance, de découverte, de vibrations où le public, collectivement, est appelé à méditer sur soi, sur notre histoire et à penser au monde dans lequel nous vivons.

Autrefois défini comme un musée d'ethnographie, nous dirions aujourd'hui des «cultures du monde», le nouveau musée de l'Homme, transformé à la suite du départ de ses collections ethnologiques au musée du Quai Branly – Jacques Chirac, et qui a rouvert en 2015, se positionne délibérément comme un musée de société, un musée engagé dans la cité. Déjà, il s'agit de considérer la société occidentale comme étant une parmi d'autres, mais certainement pas comme la quintessence de l'évolution. Ce positionnement va largement à l'encontre des découpages usuels du monde muséal: avec le plus souvent, d'un côté, les musées des Beaux-Arts, de l'autre des musées de sciences, ou encore des musées d'«ethnographie», mot devenu presque politiquement incorrect. Avec la création du musée de l'Homme en 1937, Paul Rivet a rassemblé sur la colline du Trocadéro les collections du

monde de l'ancien musée d'Ethnographie avec des collections provenant du musée d'Histoire naturelle, que ce soient les industries préhistoriques ou les restes humains. Il entendait parler de l'Humanité dans toute sa diversité et profondeur chronologique. Remarquons cependant qu'en 1937, au même moment, l'ethnographie de la France faisait sécession et rejoignait un nouvel établissement, le musée des Arts et Traditions populaires. Cette fracture entre «nous» et les «autres» s'est encore accentuée avec la création du musée du Quai Branly – Jacques Chirac en 2006, accueillant les collections ethnologiques «exotiques» tandis que l'Europe rejoignait la France ethnographiée au MUCEM à Marseille. Était ainsi consacrée une frontière éminemment discutable, pour ne pas dire néocoloniale, entre des sociétés européennes et leurs voisines qualifiées d'extra-occidentales!

Un musée est une sorte d'ouvrage de vulgarisation en trois dimensions. Et il est ennuyeux de voir comment notre répartition des grands musées nationaux perpétue des discours biaisés et datés: au Louvre les «grandes» civilisations, au Quai Branly, à Saint-Germain-en-Laye (musée d'Archéologie nationale) ou à Marseille, les peuples exotiques, les sociétés préhistoriques ou les arts populaires. Le musée de l'Homme entend bien montrer l'unité de espèce humaine dans sa diversité, en évitant ces classifications discriminatoires. Les trajectoires des sociétés de la planète ont suivi des chemins différents, sans qu'un modèle soit supérieur à un autre. À un moment donné, il y a quelques milliers d'années, après les derniers temps glaciaires, à plusieurs endroits de la planète plus ou moins synchrones, les êtres humains ont commencé à élever des animaux, à cultiver des plantes, à exploiter des minerais, à déforester et transformer les paysages. Cela a généré un certain nombre de conséquences comme la sédentarisation, la création de villages qui, en certaines régions, sont devenus des cités, des États, des empires, etc... J'aimerais sortir du schéma ancré dans notre pensée occidentale

¹ André Delpuech (2018), «Les musées, des lieux pour penser l'humanité», *Le Journal des arts*, n.º 507, 21 septembre.

d'une évolution obligée et positiviste où nous devrions forcément passer par un processus, celui d'un Néolithique naissant au Moyen-Orient, dans le «croissant fertile», basé sur l'agriculture des céréales, l'élevage des bœufs/moutons/porcs, l'invention de la céramique... C'est un modèle vécu dans cette partie du monde à laquelle nous nous rattachons, mais il y a eu bien d'autres voies, d'autres paradigmes. Et aucun n'est supérieur à l'autre. Il y a une concomitance des temporalités, ce que les Européens ont du mal à accepter, qui ne veut surtout pas dire qu'il y aurait des peuples «évolués» et d'autres «attardés». J'aimerais qu'on arrive à faire entrer dans l'esprit des visiteurs qu'il n'y a pas de déterminisme évolutionniste. Être chasseur-cueilleur n'est pas une preuve d'un archaïsme préhistorique, et la plupart des sociétés qui suivaient ce mode de vie s'en tiraient très bien jusqu'à ce que l'on vienne les coloniser, les chasser de leurs terres ou les détruire. Les gens du paléolithique supérieur en Dordogne, comme les Amérindiens d'Amazonie vivaient très bien de leur chasse et de leur cueillette dans des environnements maîtrisés, bien mieux que nombre de peuples agriculteurs jusqu'à nos jours qui ne mangent pas à leur faim ou ploient sous un travail délirant. Le fameux ouvrage de Marshall Sahlins², *Âge de pierre, âge de l'abondance*, a montré depuis longtemps qu'il nous fallait sortir du schéma qui nous fait croire que l'invention de l'agriculture est forcément un progrès.

ES/JLG: Comment se reflète ce discours dans la muséologie française?

AD: La grande question qui se pose aux musées est celle de leur rôle et du discours qu'ils produisent dans une société qui a énormément changé depuis l'époque de leur naissance comme institution au XIX^e siècle. Ces débats sur ce que peut être un musée au début du XXI^e siècle sont au cœur des

rencontres internationales des professionnels (ICOM). Il faut avoir à l'esprit que la vision du musée est une vision au départ purement occidentale. Et si certains de nos grands musées européens ou nord-américains se défendent de vouloir produire un discours universel, et donc de posséder des collections venant du monde entier, d'autres parties contestent ce qu'elles considèrent comme une forme d'impérialisme culturel dépassé qu'il faut abattre. Il s'agirait d'une manière de maintenir la domination de l'Occident sur ces dimensions patrimoniale et culturelle. Nous sommes en plein dans ces discussions aujourd'hui comme l'illustre le débat sur les restitutions de collections considérées comme pillées au temps des colonisations de l'Afrique, de l'Océanie ou de l'Asie. C'est aussi le patrimoine archéologique qui a été prélevé en Égypte, dans les Amériques précolombiennes ou en Chine qui est réclamé.

En France, notre histoire muséale, fondée à la Révolution française et véritablement installée au cours du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, dans une vision affirmée d'un Occident triomphant et d'un discours historique très «classique», a débouché sur des musées, au moins au niveau national, qui restent figés dans une vision bien rétrograde et posent un sérieux problème en ce début de 3^e millénaire. De fait, nous avons deux catégories: les musées des «civilisés» et les musées des «barbares». Nous sommes les héritiers de ce découpage manichéen du XIX^e siècle qui fondait alors l'histoire de nos origines. Le Louvre est prétendument un musée universel, mais on n'y voit qu'une infime partie de l'art de l'humanité. On y discute de «nos ancêtres» grecs et romains, puis aussi de l'Égypte et de l'Assyrie (traditions méditerranéennes et bibliques obligent) puis on entre dans «l'histoire de France» mais bien tardive. Force est de constater que «Nos ancêtres les Gaulois» promus par la 3^e République ne sont pas au Louvre. On s'en tient finalement au Louvre à la logique d'une histoire occidentale née de l'antiquité en Méditerranée et on cherche

² Marshall Sahlins, *Âge de pierre, âge de l'abondance. L'économie des sociétés primitives*, Gallimard, Paris, 1976.

plutôt nos aïeux du côté de la Grèce ou de la Rome antiques alors que les barbares que l'on qualifierait volontiers de préhistoriques sont à Saint-Germain-en-Laye dans un musée créé par Napoléon III. C'est valable pour les Celtes comme pour les grands artistes de la Préhistoire. On ne parle pas du tout des peintres paléolithiques de la grotte Chauvet ou de Lascaux dans ce musée d'art qui se veut universel. L'autre «musée des barbares», c'est celui des peuples exotiques sans histoire, vivant dans un halo primitif intemporel, soit le musée de l'Homme qui est aujourd'hui le musée du Quai Branly – Jacques Chirac.

ES/JLG: Pensez-vous que les musées d'anthropologie ont pour rôle de montrer l'histoire des origines sous une forme plus universelle?

AD: Le rôle de nos musées est de prendre aujourd'hui en compte cette pluralité humaine de nos origines. Autrefois, cette diversité s'exposait dans les musées ethnographiques avec une conception de l'époque qui s'appuyait sur l'idée de races humaines. Dans les musées contemporains, il y a une volonté de montrer qu'on est aujourd'hui sur notre planète Terre une seule et même espèce en s'appuyant sur l'évolution qui nous amène de nos lointains ancêtres primates à Homo sapiens.

Mais, toutes les recherches actuelles le montrent, cette évolution n'est pas uniforme, elle est buissonnante. Il y a eu plusieurs espèces humaines contemporaines sur la planète au cours du temps, et on n'a pas fini d'en découvrir. Il y a encore deux ans, une nouvelle espèce a été découverte aux Philippines datant d'il y a environ 50 000 ans. À un moment donné, l'Homme moderne s'est répandu à partir de l'Afrique pour se disperser et occuper le monde entier, mais il va aussi s'assimiler et se métisser avec d'autres populations rencontrées, comme avec les Néandertaliens en Europe. Ainsi l'on peut dire et l'on doit même clamer que nous sommes tous africains, que nous sommes

tous des migrants et que nous sommes tous métissés, mélangés. Le rôle d'un musée comme le nôtre est bien de montrer ces différentes voies et bifurcations, d'arrêter de croire à un processus évolutif obligatoire et forcément source de progrès, de montrer que l'humanité a suivi différents modèles de fonctionnement, de croyances, de développements technologiques, de religions...

ES/JLG: Pensez-vous que le discours sur les origines a beaucoup évolué depuis l'ouverture du musée?

AD: Quand le musée a ouvert en 1937, il était innovant dans sa façon de penser le monde et l'espace, mais, bien évidemment, il présentait l'état de la science et des mentalités de son époque. Un des problèmes classiques de nos institutions est qu'à un moment donné, le pouvoir politique et les responsables de musée investissent lourdement dans un nouveau musée, ou une rénovation onéreuse, et qu'ensuite les parcours permanents restent souvent figés durant des décennies. C'est un grave problème pour les musées de société ou de science, disciplines en perpétuelle mutation. C'est ce qui s'est passé au musée de l'Homme, le plus moderne de son temps à la fin des années 1930, mais qui faute de moyens n'a guère évolué dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Ainsi, il a fallu attendre les années 1990, pour qu'on transforme les parties sur les origines de l'humanité intégrant toutes les nouvelles découvertes, notamment en Afrique de l'Est, mais aussi l'apport révolutionnaire qu'a été la génétique pour la discipline anthropologique.

Il est en de même sur la vision qu'on a longtemps eue des rapports entre Néandertal et Sapiens. Avec des expositions comme celle de Néandertal (2018), on a cherché à montrer combien l'image de cette espèce humaine n'était pas celle d'un homme voûté aux allures simiesques. Pendant longtemps, Néandertal a été présenté comme une brute épaisse, vêtue de peaux de bêtes et vivant dans des grottes. Puis, notre

mythologie présentait l'arrivée un beau matin de l'homme moderne (que nous avons quand même baptisé Homo sapiens, l'homme «sage»!) en Europe et qui, avec son intelligence supérieure, remplaçait sans mal son prédécesseur arriéré. L'homme moderne était alors souvent représenté avec une peau bien blanche et des cheveux blonds, genre Rahan des bandes dessinées. C'est une représentation complètement fautive et au bout du compte raciste: Homo sapiens, c'est-à-dire «nous», était forcément blanc, le summun de l'évolution, alors qu'on sait que, venant d'Afrique, il avait la peau sombre, voire noire et des cheveux bruns. Aujourd'hui, il est évident que Néandertal représentait une autre forme d'humanité, qui enterrait ses morts, qui réalisait certaines œuvres à caractère artistique. Il est établi aussi que l'homme moderne et Néandertal ont eu des enfants ensemble. Pour notre exposition d'il y a trois ans, nous avons exposé diverses représentations de l'homme préhistorique avec des tableaux du XIX^e siècle, avec des représentations, des bustes reconstitués et des affiches de films, montrant cette vision caricaturale d'homme-singe. Puis était présentée une deuxième lecture plus contemporaine qui reflétait le regard de la science aujourd'hui. Nous avons terminé l'exposition par la reconstitution d'une femme néandertalienne habillée par Agnès B. Et la réaction du public était intéressante: si on l'avait rencontrée de nos jours, on ne l'aurait pas remarquée; elle était si proche de nous.

ES/JLG: Pensez-vous avoir gagné l'adhésion du public?

AD: Il est intéressant de voir que le grand public mais aussi les médias sont fascinés par l'histoire de nos origines. J'en veux pour preuve la très récente découverte d'une nouvelle espèce humaine aux Philippines évoquée plus haut, à laquelle participait un des chercheurs du musée de l'Homme. Il y a eu un vrai déferlement médiatique autour de cette nouvelle, et nous le voyons aussi

à l'attrait, notamment des jeunes, pour l'archéologie. Le musée de l'Homme rénové a rouvert ses portes il y a encore peu de temps, et l'épidémie actuelle a stoppé notre dynamique d'expositions et de médiations. Néanmoins, cette quête des origines de l'humanité, comme celle des débuts de la vie ou encore de la naissance de notre univers restent des thèmes qui continuent de faire rêver. Que ce soit la compréhension (ou plutôt l'incompréhension pour le commun des mortels) du Big-Bang, la conquête spatiale et, par exemple, la recherche de vie sur la planète Mars, ou le succès des fac-similés de la grotte Chauvet ou de Lascaux, il est clair que nombre de nos contemporains, pourtant bien ancrés dans leur vie «moderne», aiment à connaître ces histoires d'un temps lointain, inconcevables même, et adhèrent à ces mythologies déchiffrées et écrites par les scientifiques utilisant les technologies les plus futuristes. Cela signifie bien, il me semble, que toutes les sociétés ont ce besoin de mythes des origines ou de mythes fondateurs qui expliquent leurs ressorts.

Regardez comment l'archéologie et la préhistoire fascinent le jeune public notamment. Ce qui rapproche l'archéologie de l'ethnologie, c'est la quête du lointain dans le temps ou dans l'espace. Pour les ethnologues, il s'est agi jusqu'à une époque récente d'un lointain ailleurs et exotique. La préhistoire est née, elle, en Europe; cependant on fait aujourd'hui de la préhistoire partout dans le monde. Cet intérêt, voire cet attrait pour ces autres sociétés ne montrent-ils pas aussi une prise de distance par rapport à notre monde du XXI^e siècle et à ses graves dysfonctionnements? Le progrès triomphant qui a été érigé comme une nouvelle religion montre clairement ses limites: dérèglement climatique, démographie galopante, pollution, pandémies présentes et à venir... Nous sommes là, parmi d'autres, par notre regard d'anthropologue et d'archéologue, pour montrer et rappeler d'autres histoires, d'autres voies choisies par le passé et, pourquoi pas, d'autres solutions pour le futur.

ES/JLG: En 2021, votre institution continue à être fortement marquée par valeurs éthiques. Le nouveau visage du Musée est celui d'un musée engagé?

AD: Pour moi, c'est évident, le rôle d'un musée comme le nôtre est d'être engagé. Outre le faire d'expliquer la diversité des peuples et de leurs histoires, il s'agit dans le même temps de combattre par notre discours la xénophobie, le racisme et les jugements de valeur sur les sociétés passées et présentes. Le mythe des origines, c'est notre creuset africain pour la totalité des milliards d'habitants de la planète. Nous sommes tous des migrants; bouger, se déplacer c'est le propre de la vie, c'est l'essence même de notre espèce bipède qui est faite pour marcher. Ensuite, l'humanité est une et indivisible, n'en déplaise aux racistes de tous poils, toutes les études scientifiques le démontrent irrémédiablement et notre diversité, comme par exemple la couleur de la peau qui cristallise tant de rejets, est une simple variation de mélanine, comme pour les yeux ou les cheveux. Les races n'existent pas et nous sommes tous le fruit de mélanges passés et présents. La notion manipulée par des idéologies racistes de «français de souche», par exemple, est, n'ayons pas peur des mots, d'une crétinerie abyssale. À l'extrême occident de l'Eurasie, le territoire occupé par nos pays européens est le lieu de passage et de brassage de populations depuis la nuit des temps.

L'un des pères fondateurs de la préhistoire, dans la première moitié du XX^e siècle, l'abbé Breuil, a trouvé cette heureuse expression que «le berceau de l'Humanité est un berceau à roulettes». Par cela, il voulait rappeler que l'endroit de la planète où était apparu l'espèce humaine se déplaçait au fur et à mesure des découvertes des archéologues. C'était aussi une manière de prendre du recul sur des discours trop simplistes, et nous amener à savoir rester humbles face à l'état de nos connaissances sur nos origines. Nous sommes et restons étonnamment ancrés dans nos certitudes. La science

avance tandis que le discours que les gens en retiennent reste souvent en décalage. Imaginons, par exemple, combien l'apport de la génétique, science récente n'ayant que quelques décennies, a révolutionné notre savoir anthropologique. De nouvelles espèces humaines sont découvertes par ce biais à partir de vestiges parfois bien fugaces: ainsi, l'espèce de Denisova, en Sibérie, identifiée grâce à l'ADN de quelques dents. Voyez les réactions de personnes qui ont fait réaliser leur test ADN et qui voient bouleversées certaines de leurs certitudes bien ancrées dans l'imaginaire familial de leurs origines.

L'histoire du musée de l'Homme et l'action de nos prédécesseurs nous incitent également à l'humilité, mais nous responsabilise aussi pour agir. Outre de grands penseurs de la science anthropologique passés en ces murs, à l'instar de Claude Lévi-Strauss ou d'André Leroi-Gourhan, outre des générations d'archéologues et d'ethnologues ayant arpenté la planète et étudié les diverses sociétés du monde, il y a aussi l'action politique menée par des femmes et des hommes du musée pour combattre toutes les formes de racisme, pour dénoncer le colonialisme, et toutes les formes d'ostracisme. Rappelons l'engagement d'un groupe de chercheurs qui, dès l'été 1940, constitua un des tous premiers groupes de la Résistance face aux Nazis et au régime de Vichy. Le fondateur et premier directeur du musée de l'Homme, Paul Rivet, dénonça dès les années 1930 l'idéologie raciste et antisémite des fascistes, et s'opposa au maréchal Pétain dès sa prise de pouvoir. Le «réseau du musée de l'Homme» fut décapité dès le début 1941: sept hommes furent fusillés au Mont Valérien, trois femmes furent déportées dans le camp de concentration de Ravensbruck, parmi lesquelles Germaine Tillion, entrée au Panthéon en 2015. Nous leur rendons hommage 80 ans après par une exposition qui rappelle combien nous devons être aussi partie prenante de la vie de la cité, et prendre clairement position comme scientifiques et professionnels des musées sur les débats actuels.

C'est dans cette dynamique, par exemple, que nous préparons pour l'automne 2023 une exposition sur les «Migrations», pour démontrer la constante d'une «Humanité en mouvement», pour bien rappeler que c'est le propre de l'espèce humaine, depuis la nuit des temps, de bouger, d'explorer, de rencontrer d'autres communautés, d'échanger, de se mêler...

ES/JLG: Dans un musée qui «fabrique» des mythologies, comment imaginez-vous celles de l'avenir?

AD: Déjà dans la prochaine conception de la fin du parcours permanent «Où allons-nous?», le musée entend, notamment, travailler avec des auteurs de science-fiction mais aussi des scientifiques sur les futurs scénarii et les projections de l'Humanité de demain. L'année 2000, telle que nous l'imaginions dans les années 1950, était très différente de ce qu'elle est finalement devenue. On envisageait des voitures volantes alors que personne n'avait prévu le développement des téléphones portables, ni d'internet. Il y a très souvent, et heureusement, distorsion entre ce que l'on imagine et la réalité telle qu'elle se produit.

Dans cette même dynamique, notre prochaine exposition de l'automne 2021 s'appellera «aux frontières de l'Humain». Elle interrogera les limites de notre humanité et posera la question du «Qui suis-je?» en plusieurs chapitres: «je suis un animal d'exception; je suis un champion; je suis un mutant; je suis un cyborg; je suis immortel».

D'autres sujets pourraient être abordés. La question de la mort est un thème que nous souhaiterions traiter prochainement: il n'y a qu'à voir la réaction de notre société moderne qui semble redécouvrir, avec

l'épidémie actuelle, que nous sommes mortels! L'amour sera un sujet plus léger, mais à aborder très sérieusement et scientifiquement. J'aimerais aussi traiter de ces mythes qui perdurent, envers et contre tout, d'une archéologie que je qualifierais volontiers de fantastique qui continue de faire la une de certains magazines ou de certains films: pyramides, pistes d'atterrissage et extra-terrestres, cités englouties comme l'Atlantide, crânes de cristal et Indiana Jones, trésors enfouis ou cités d'or, observatoires astronomiques et fin du monde maya... Entre mythes et réalités! Comme quoi, les gens ont besoin de croire à de belles mythologies rocambolesques.

Pourtant l'anthropocène est l'horizon du nouveau mythe actuel d'un futur bien sombre. Extinction des espèces, biodiversité en danger, dérèglement climatique, guerre de l'eau, virus incontrôlés mettant à bas notre belle certitude d'une humanité ayant triomphé et dominé la planète, une vision apocalyptique de notre futur prend peu à peu la place du triomphalisme technologique et positiviste qui a régné en maître depuis deux siècles. Nos lendemains ne seront peut-être pas meilleurs et il est plus urgent que notre espèce humaine se rappelle qu'elle fait partie intégrante de la nature qui nous entoure, qu'elle doit en prendre soin et que, somme toute, notre histoire n'a commencé que depuis deux ou trois millions d'années, c'est-à-dire quelques secondes à l'échelle de l'histoire de la Terre et de notre univers. Au même moment où nous réalisons cet entretien, la sonde Persévérance s'est posée sur la planète Mars pour y chercher des traces de vie. Quelles nouvelles mythologies allons-nous forger dans un futur proche? À nous de les écrire.